

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2°)

| ABONNEMENTS | |
|----------------------------------|---------------------|
| FRANCE | ETRANGER |
| Un an : 80 fr. | Un an : 112 fr. |
| Six mois : 40 fr. | Six mois : 56 fr. |
| Trois mois : 20 fr. | Trois mois : 28 fr. |
| Chèque postal : Delecourt 691-12 | |

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

A propos du « putsch » communiste de l'Esthonie

Comment nous faut-il, anarchistes, considérer le « putsch » communiste de l'Esthonie. Dans le n° 50 de *Erkenntnis und Befreiung*, Pierre Ramus exprime une opinion qu'il convient d'examiner d'un peu près.

Je dis qu'elle mérite d'être examinée, parce que Pierre Ramus n'est pas seulement un théoricien, un antimilitariste de bureau. C'est très facile d'être antimilitariste en temps de paix, de tonner contre la guerre quand la gueule des canons est muselée. A mon sens, trop de communistes et d'individualistes qui porteront la livrée bleu horizon ou fabriqueront des munitions élèvent maintenant la voix. Quand on a contribué à prolonger la tuerie, une sourdine s'impose. Pierre Ramus, lui, n'a point revêtu l'habit de tueur d'hommes ; il n'a point contribué à la confection des engins de mort ou à leur transport. Il n'a point cessé de parler quand l'égorgeement faisait rage. Résultat : Conseil de guerre et emprisonnement dans une forteresse.

Donc, écrit Pierre Ramus, on ne peut que déplorer le sacrifice inutile des soldats d'un Etat voulant se substituer à un autre Etat.

Ces soldats malchanceux n'ont droit à aucune solidarité révolutionnaire. Ils sont les victimes d'une politique d'agents provocateurs, politique dont le siège est à Moscou et dont les instigateurs se trouvent, bien à l'abri, eux, au Kremlin. L'expérience nous a appris que, hirsutes au pouvoir, ces mêmes hommes auraient montré à notre égard, à nous anarchistes, la même cruauté, la même soif de sang, le même esprit de cour martiale dont les soudards esthoniens usent à leur égard. En résumé, tout ce qu'on peut ressentir pour eux, c'est de la compassion pour leur aveuglement.

Un anarchiste peut-il considérer le « putsch » communiste esthonien sous un autre angle ?

Je réponds non. Je dis que tout communiste qui prend part à une révolution, à un coup de main communiste le fait à titre de soldat d'un Etat — qu'il n'est pas plus intéressant que les soldats égyptiens défendant les privilèges et les monopoles des nantis et des accapareurs des bords du Nil contre les convoitises et les cupidités des brasseurs d'affaires et des capitalistes d'Albion la pieuvre.

Il y a des anarchistes qui ont une mémoire de lièvre. Ont-ils oublié comment l'Etat bolchevique a agi à l'égard des leurs en 1919, quand eut lieu l'attentat anarchiste de Moscou ? Les bolchevistes ont-ils alors agi autrement à l'égard des anarchistes que la soldatesque esthonienne agit à l'égard des communistes. Leurs mitrailleuses s'y prenaient-elles plus doucement pour réduire en miettes et les clubs anarchistes et leurs composantes ? L'oublier, c'est trahir la mémoire de ceux qui furent alors assassinés sommairement, pour crime de « complicité morale », c'est bien le cas de le dire.

Vous avez déjà oublié Léon Tchorny, qui mourut victime des agents provocateurs tchékistes, membres « secrets » du Parti Communiste, Sechzer et Steiner. Avez-vous oublié qu'il fut arrêté tenant dans ses mains un appareil qui lui avait remis Samuel Sechzer — qu'il fut torturé et fusillé si bestialement qu'on n'a jamais osé montrer son cadavre ! Léon Tchorny était une valeur. Il avait créé la tendance associationniste dans le mouvement anarchiste, il avait fondé la « sociométrie ». A sa mort l'on trouva les manuscrits de sept volumes qu'il avait composés sur les questions les plus élevées : science, anarchisme, culture, philosophie. Il possédait une autre envergure intellectuelle qu'un Lénine. Mais il ne voulut pas se prostituer...

Avez-vous oublié le martyrologe féminin des victimes de la tyrannie bolchevique ? Faut-il vous les rappeler, les noms de ces femmes fusillées, déportées, maltraitées, bannies, mortes de phthisie et du typhus contractés en leurs cachots. Fanny Baron, Lydia Kortoueva, Khaïa Altchouli, Fanny Avrontskaïa, Nastia Galaïeva (jetée en prison après avoir vu assassiner son compagnon Paul Arsentief par les hordes de Denikine), Maria Potressova, Kozlowtseva (déportée à Orel et frappée en route, toute enceinte qu'elle était), Mollie Steiner (condamnée aux Etats-Unis à 15 ans de prison), Maria

Roskonova (traînée de prison en prison et condamnée à dix ans de prison) ? Et combien d'autres.

A-t-on oublié la lettre d'Abraham Baron partant pour le Golgotha, petit village perdu dans les glaciers et les neiges éternelles du cercle arctique... « Nous partons demain pour le Golgotha, dans l'Arctique. Cela veut dire simplement aller à l'encontre d'une mort certaine, par la faim et par le froid »...

Guilbeaux et Sadoul ? Quand sont-ils intervenus en faveur des anarchistes victimes du système de répression bolchevique. Je demande à le savoir. Les ouvriers suspects de communisme ? Certes ! Mais quand le Parti Communiste français est-il intervenu en faveur des anarchistes expulsés de Russie ?

A l'heure où j'écris, je sais qu'une machination louche, une tentative de corruption sale essaye de se tramer aux lisières de l'anarchisme communiste et individualiste. A cette manœuvre, si je suis bien informé, n'est pas étranger Gottorp — Le Réflé — Victor-Napoléon Kibaltchiche — Victor Serge, chercheur de sensations rares, repent, ancien stérénien, isénien, nietschén à plume que veux-tu dans l'*Anarchie*. (*Erkenntnis und Befreiung* signale carrément Gottorp comme un agent de la police de Moscou). Des représentants de l'individualisme tchékiste (il paraît qu'il en existe en France) ne l'ont-ils pas tenu au courant de certaines polémiques répugnantes dont le pourquoi commencé à ressortir. Des lettres n'ont-elles pas été envoyées demandant des informations sur les allées et venues, les habitudes, etc., de militants anarchistes connus et répandus ? Pour renseigner qui ?

« Etre dupe » c'est l'une des vertus anarchistes. Il y a des limites pourtant.

E. ARMAND.

Voici Noël

Voici Noël de 1925.

Les profiteurs de l'exploitation humaine vont rouler dans les basses orgies, à Montmartre, à Pigalle et dans tous les quartiers que ne fréquentent pas les travailleurs, le champagne va couler, on va réveiller. Les femmes, les catins, les décaies du Grand Monde vont s'en donner plein le ventre et, pendant ce temps, le chapelet de misères, de douleurs des travailleurs se fera sentir toujours plus dur.

Les travailleurs n'ont pas de distractions saines, et les anarchistes, les révolutionnaires, regardent tous ces tableaux avec horreur, avec effroi.

Maudit monde qui voit se passer ces festins somptueux, ces orgies ignobles.

Maudite société où les uns rient, les autres désespèrent. Richesse par ici, misère par là.

Malgré tout cela, les jeunes anarchistes de Paris ont désiré offrir aux compagnons, aux compagnes, aux enfants qui répudient tous ces ignobles spectacles, une simple fête de famille.

Ils auraient voulu faire une grande soirée, où tous nos petits se seraient trouvés choqués ; ils offrent tout simplement de donner à tous et à toutes une petite soirée familiale.

Ce soir, tous les amis révolutionnaires sont invités à ce petit spectacle et, là, ensemble, nous penserons à tous ceux de nos frères qui souffrent de la lutte, nous réfléchirons pour soutenir et agrandir notre presse, amplifier notre propagande.

Les jeunes veulent entreprendre une large propagande pour soutenir le « Libertaire » et les œuvres anarchistes. Pour cela, ils comptent sur la présence de tous à leur charmante fête.

Pour aider les jeunes dans leur propagande parmi les parias de l'usine, du chantier, vous viendrez nombreux ce soir.

JEUNESSE ANARCHISTE DE PARIS

Ce soir, à 21 heures
GRANDE SALLE DE L'UNION DES SYNDICATS
33, Rue de la Grange-aux-Belles

Grande Fête de propagande

avec le concours de tous les poètes et chansonniers révolutionnaires

Suivie d'un

BAL DE NUIT

A l'issue du concert, une tombola, dotée de 250 francs de prix sera tirée au profit du *Libertaire*.

Les caïmans contre l'Amnistie

Le rapport sur l'amnistie de M. Pouille, déposé au nom de la commission de législation civile, se sépare sur plusieurs points nettement du texte de la Chambre. C'est ainsi que la commission écarte l'amnistie pour les infractions prévues par les lois des 12 décembre 1893 et 23 juillet 1894 (lois sur les menées anarchistes), que la Chambre avait admise.

La commission maintient également que seuls les délits connexes aux infractions visées par les sept premiers alinéas seront amnisties, mais non les crimes.

La Chambre avait admis que l'amnistie s'appliquait aux faits de l'article 221 du Code de justice militaire, qui punit « les voies de fait commises avec préméditation ou guet-apens par un militaire envers son supérieur ». Le rapport dit :

« Il s'agit de faits particulièrement graves. Votre commission avait déjà refusé de comprendre l'article 221 dans le texte qu'elle vous a proposé une première fois, et que le Sénat avait adopté. »

Sur les réintégrations de fonctionnaires, agents, employés ou ouvriers des services publics, on sait que le Sénat avait voté un texte ainsi conçu : « La réintégration, si elle se produit, n'aura lieu... » La Chambre avait supprimé les mots « si elle se produit ». La commission en propose le rétablissement.

En ce qui touche les déserteurs, le Sénat avait voté une disposition par laquelle les bénéficiaires de l'amnistie pour désertion ou insoumission ne pourraient être inscrits sur les listes électorales avant le 1er janvier 1926. La Chambre a rayé cette disposition. Le rapporteur déclare que la commission s'est ralliée à la décision de la Chambre parce que cette prescription se heurterait à de grandes difficultés d'application « et qu'il est inadmissible que la loi qui amnistie et fait l'oubli maintienne le souvenir d'une condamnation amnistie et en inflige une autre peut-être plus grave ».

Enfin, la Chambre avait voté que les dispositions des articles 3 et 4 visant l'amnistie ne s'appliqueraient pas aux faits de désertion à l'ennemi et d'intelligences avec l'ennemi de trahison ou d'espionnage. Mais elle avait ajouté ces mots, visant évidemment le cas Sadoul et celui des militaires qui étaient passés aux armées bolchevistes : « lorsque la déclaration de guerre est intervenue dans les formes légales ». La commission rejette cette addition.

LE FAIT DU JOUR

Le Noël de l'Amnistie

Ah ! le beau Noël que les caïmans du Sénat viennent de faire à tous ceux qui attendent avec anxiété l'Amnistie ! Au retour de la Chambre, la loi d'Amnistie, déjà ébauchée, châtée, réduite à bien peu de chose, vient de retomber entre les mâchoires des vieux crocodiles du Sénat qui n'en ont fait qu'une bouchée pour la réduire à néant.

Tous ceux qui ont été condamnés en vertu des lois scélérates, c'est-à-dire tous les militants révolutionnaires, ont été exclus de la loi d'Amnistie.

Tous les déserteurs, tous les insoumis, resteront en prison. Sadoul ne sera pas mis en liberté.

Enfin les cheminots révoqués n'auront aucune assurance de réintégration.

Sans doute la loi reviendra encore devant la Chambre. Celle-ci sera-t-elle tenue à maintenir son point de vue un peu plus libéral que celui du Sénat ? Souvent radical varie... bien fol est qui s'y fie.

En tous cas, le Sénat gagne du temps : des événements peuvent surgir qui pourraient faire tomber dans le lac les derniers vestiges de cette Amnistie-fantôme.

Et pendant ce temps les malheureux prisonniers subissent, avec l'ennui mortel de la prison, le supplice de l'Espérance renouvelée des temps de l'Inquisition.

Voici Noël ! Le vagabond d'Amour, il y a plus de 1920 ans, naquit, souffrit et mourut en vain : les hommes — hélas ! — ne sont guère meilleurs qu'avant son tragique calvaire. Un seul homme, fut-il divin, ne suffit pas à régénérer le monde. Il faut que tous les vagabonds, tous les parias, tous les damnés de la Terre, s'unissent pour une révolte impitoyable qui, par la violence, renversera les hommes d'autorité et d'argent qui les oppriment et les exploitent.

Alors seulement pourra-t-on parler de rédemption parmi les hommes. Alors seulement pourrions-nous passer dans la fête les fins d'années. Ce sera notre Noël !

Les grévistes de Douarnenez vont vers la victoire

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

Douarnenez, 23 décembre. — Le mouvement des sardiniens et sardinières rebondit. Après le refus d'arbitrage de la part des patrons, toutes les sympathies sont unanimement du côté des grévistes. On a l'impression que peu à peu le bloc patronal va se désagréger. Et les ouvriers iront vers la victoire.

Ce matin un accord est intervenu entre le Comité de grève et la Direction de l'usine Guero. Un contrat d'un an a été signé devant le juge de paix. Le salaire horaire de base a été fixé comme suit : pour les hommes, 1 fr. 50 au lieu de 1 fr. 20 ; pour les femmes, 1 franc au lieu de 0 fr. 80. La Direction s'emploiera à réduire les heures de travail à dix heures au lieu de quatorze et quinze heures. Une majoration de 5 0/0 sera assurée après minuit.

Les deux parties acceptent la réunion d'une commission tous les six mois pour réviser les salaires suivant l'indice du coût de la vie.

Le personnel a repris le travail cet après-midi dans l'usine Guero. La grève continue pour les autres usines. Il semble que l'accord conclu ce matin pourra influencer les petits patrons.

Les secours de grève ne cessent d'affluer. L'état d'esprit des grévistes est excellent. Ils sentent la victoire proche. — René MARTIN.

Le mystère de la Villette

Rien ne vient apporter le plus minime rayon de lumière dans l'obscurité du drame révélé par les macabres trouvailles du quai de Jemmapes.

Toutes les pistes sont plus ou moins fantasmagoriques. Il y a lieu cependant de retenir la déclaration d'un hôtelier de la rue de Provence, M. Gacti Blom. Celui-ci avait révélé la disparition d'un de ses amis et locataires, l'Américain Mac Fillan, qui n'a pas reparu, laissant de nombreux bagages, depuis la nuit du 15 au 16.

Le fait que celui-ci est Américain, qu'il a environ trente ans, mesure 1 mètre 70, assez soigné et portant une cicatrice à la jambe droite, seul membre qui, avec la tête, n'a pas été retrouvé, tout cela laissait croire que les restes découverts étaient ceux du jeune Américain.

Mais voilà que M. Mac Fillan qui, dans la nuit du 15 au 16 décembre, quitta brusquement l'hôtel de la rue de Provence, se trouve actuellement au Havre. Il partit de Paris pour des raisons personnelles et se propose de demeurer quelques jours encore dans cette ville où il a fait suivre son courrier.

Et la police est à la recherche d'une autre piste.

Plaignons les jaloux

A la suite d'une rivalité amoureuse, un mineur est attaqué dans le train de Provins à Longueville, M. Louis Chouzenoux, 22 ans, de Sainte-Colombe, tira plusieurs coups de revolver sur ses agresseurs. L'un d'eux, Sante Compagnini, 21 ans, fut blessé à la mâchoire ; l'autre, légèrement blessé à la tête, Chouzenoux a été arrêté.

L'Espagne noire

par Rodrigo SORIANO

Si je pouvais, pour m'exprimer ici, écrire en espagnol, je trouverais dans la langue de mon pays des nuances de paroles pour exprimer la douleur et la colère que la situation de l'Espagne m'inspire. Mais la douleur universelle, les persécutions cruelles appartiennent à l'humanité tout entière.

Primo de Rivera et Mussolini ont cru que les Alpes et les Pyrénées seraient les remparts de leur tyrannie barbare. Ils ont dressé d'autres montagnes plus gigantesques : la censure, les tortures, l'inquisition, la suppression de toute liberté en Espagne. Oh ! les terribles forteresses d'oppression !

Qui aurait osé discuter la victoire de Primo de Rivera ?... Mais ce pauvre homme, stupide et ivrogne, a été rapidement réveillé de son songe. C'est Abd-el-Krim qui a fait monter la plaine au-dessus des montagnes, les sables du désert sur les neiges des Pyrénées, en livrant la bataille de sa race contre les braves militaires du Directoire, très courageux pour condamner les innocents, tuer les malheureux, assassiner dans les rues de Barcelone et de Madrid, de tranquilles citoyens.

Ces pauvres dictateurs me rappellent un joli conte d'Alphonse — pas XIII — d'Alphonse Daudet. C'est la *Mort du Dauphin*. Le pauvre petit dauphin est malade, il agonise. Les courtisans, les évêques, les militaires veulent mourir le rejeton royal. Oh ! ce n'est pas possible : un roi mourir ! Quel est l'ennemi ? C'est la mort. Voilà la grande révolutionnaire, celle qui réalise l'égalité de la charogne et de la carcasse... Les militaires font avancer canons et mousquetons pour arrêter la « Dame Mortelle » ; les évêques l'excommunient ; le grand censeur défend à la presse de parler de l'ennemi. Mais la mort, grande révolutionnaire, avance, fatale, impitoyable... Elle avance : elle est déjà à la porte du

Ceux qui voient rouge

Il y a en ce moment une véritable folle qu'entrelient le clan nationaliste qui ne recule devant aucun mensonge affolant. A tout prix, afin de déchaîner le fascisme, celui-ci veut faire croire au péril rouge.

Après la ridicule histoire d'Amiens, après la mitrailleuse de Longuyon, divers journaux ont voulu laisser croire que plusieurs incendies survenus au centre d'appareillage de Lille étaient dus à la malveillance, et ils les imputaient immédiatement aux communistes.

Or de Lille, l'autorité militaire, elle-même, dément que le sinistre soit dû à la malveillance.

Il n'y a d'égalité à l'audace des journaux que la bêtise des lecteurs.

De même parce qu'un malheureux déséquilibré s'est attaqué à un chauffeur russe à La Ferté-sous-Jouras, il s'agit d'un attentat communiste.

C'est l'histoire du péril bolchevick qui recommence, et à l'abri de ce spectre les milices fascistes s'organisent.

Et voilà le fascisme !

La grande presse a publié, hier matin, un communiqué qui en dit long sur ce que préparent les nationalistes.

En présence du péril de bouleversement social qui préoccupe tous les Français et de la nécessité reconnue de coordonner tous les efforts, plusieurs grands groupements nationaux ont décidé de constituer entre eux un organisme de liaison sous le nom « Union des forces nationales ».

Le but de ce groupement est défini en ces termes par l'article premier des statuts : « L'Union des forces nationales, affirmant la solidarité de tous les Français pour la défense de la patrie, a pour objet le triomphe des principes de droit, de justice, d'ordre, d'entente sociale et de propriété individuelle. »

L'initiative de la création de cette union a été prise par les groupements suivants :

Société des Agriculteurs de France, Union des Syndicats des Agriculteurs de France, Union civique de Paris, Confédération des groupes commerciaux et industriels de France, Union de la Propriété bâtie de France, Fédération des classes moyennes, Fédération des ligues nationales.

En termes plus clairs, c'est le fascisme qui s'organise en France et crée une organisation centrale.

Voilà de beaux jours qui se préparent pour les révolutionnaires français.

Et ça continue

QUATRE ITALIENS EXPULSES

En dernière heure, on nous communique la dépêche suivante :

En exécution d'un arrêté d'expulsion du ministère de l'Intérieur, quatre ouvriers italiens, habitant Saint-Etienne, ont été expulsés de la ville. Ils ont été saisis d'une protestation au sujet de ces expulsions, émanant de MM. Malot et Petrus Faure, membres du Conseil d'arrondissement de Saint-Etienne.

De plus en plus, le Bloc des gauches fait une politique de réaction.

Palais. Les mousquetaires, les canonnières tirent des salves. La Mort rit, elle entre, monte les escaliers du Palais, elle perce les murs de la chambre royale, étouffe le pauvre petit. Les militaires, les évêques, n'ont rien pu contre le destin.

Voici le roi Alphonse, voici le dictateur en lutte contre le roi fatale dont la Révolution espagnole les menace. Nous sommes déjà à l'escalier du Palais. Le roi tremble. Il est inutile de nous poursuivre, de tuer des innocents, d'assassiner des malheureux. La monarchie doit mourir, condamnée par l'exécution et la justice universelles. On ne peut pas tolérer l'Europe cet ultime foyer de l'ancienne Inquisition.

Depuis trente ans, le régime inquisitorial est le maître et seigneur de nos prisons, de notre politique. L'exécution brutale des innocents de Vera est un douloureux mais petit incident à côté des horreurs de Montjuich, de l'exécution de Ferrer, des brutalités de Martinez Anido. Cette horrible persécution a commencé en 1898, à Barcelone. La conscience espagnole s'est révoltée. Dans un meeting, qui a eu une énorme répercussion à Madrid, et au cours duquel ont parlé tous les chefs politiques, libéraux et conservateurs, anarchistes, socialistes et républicains, il a été démontré que les ouvriers barcelonnais emprisonnés à Montjuich ont été torturés avec le « casque numéro zéro », horrible appareil de torture qui presse, écrase les tempes et brise le cerveau.

Cet horrible casque policier a été montré à la tribune du meeting, exposé toute la soirée. Le public, par ses cris d'indignation et ses horribles blasphèmes, a jugé l'ignoble procédé. Mais le casque existe encore. Il y a aussi un appareil pour torturer les parties sexuelles, le « fue-males » (matamachos). Il y en a un autre que la police et la garde civile ont l'habitude d'employer : il consiste en petits morceaux de bois que

l'on introduit entre la chair des doigts de pieds et les ongles. Les prisonniers de Barcelone ont été condamnés à manger de la norve crue et très salée. Quand l'horrible soif les oblige à demander de l'eau, les bourreaux de la prison leur montrent des carafes et des bouteilles bienfaisantes, des glaces appétissantes, etc.

— Avez-vous votre crime, leur disait-on, et vous aurez de l'eau fraîche.

Si les malheureux avouaient des délits imaginaires, on leur donnait à boire, sinon ils mouraient de soif.

Dans les prisons d'Espagne, la « huelga del hambre » (la grève de la faim) est fréquente. Les malheureux prisonniers préfèrent mourir de faim que de souffrir les tortures de la prison. Mais la plus horrible et la plus abjecte des tortures, c'est la fameuse loi de fuite (leu de fugas), imaginée par cette canaille de Martinez Anido. En vertu de cette loi, les prisonniers sont invités à sortir de la prison.

— Vous pouvez sortir, mon ami, dit-on en souriant au détenu. Venez avec moi, vous êtes libre.

Le pauvre prisonnier, ne se défiant pas d'un gardien aussi aimable, sort de la prison. Ils marchent, côte à côte, en parlant amicalement. Mais, subitement, les gardes civils, par derrière, lâchement assassinent le malheureux prisonnier.

Et, le lendemain, on donne au gouverneur un compte rendu du crime, dans ces termes : « Le détenu X..., homme exécrable et chargé de forfaits, a été tué ce matin, tandis qu'il essayait de s'enfuir. »

Voilà le terrible compte rendu de la tragédie épouvantable et journalière à Barcelone. Plus de mille victimes ont été tuées pendant les deux dernières années, en vertu de la loi des fuites et par ordre du général Anido.

Un jour, son représentant, M. Arlegui, heureusement mort depuis, est entré, après le théâtre, à la préfecture de Barcelone. Il était, comme d'habitude, un peu ivre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le chef de police.

— Un détenu socialiste.

— Mort ?

— Oh non ! Il est encore vivant.

— Comment ? Je vous ai dit que je ne voulais pas que vous ameniez des détenus vivants ! Pourquoi faire ? Perdre du temps ?

Le détenu est monté au cabinet de la préfecture.

Le général Arlegui, rouge de colère, a tiré son épée et a commencé à cribler de coups de pointe le malheureux, en traitant sa mère de putain et de misérable. Le malheureux lui a dit, furieux :

— Vous pouvez me tuer si vous le voulez, mais vous êtes une canaille.

Le bourreau le blessa avec son épée et lui donna un coup de pied. Puis il dit aux policiers :

— Descendez cette charogne ; finissez-le, jetez-le à la rue.

Il y a beaucoup d'ouvriers qui ont été noyés dans le port de Barcelone, qui ont disparu sous les eaux bleues de la Méditerranée, en rappelant les horribles noyades de Nantes et Joseph Carrier. Les horreurs des transports par les grandes routes de l'Espagne sont de nature à indigner l'homme le plus cruel. De pauvres ouvriers innocents ont été réveillés à deux ou trois heures du matin, ligotés et contrainsts à marcher à pied de Barcelone à la frontière du Portugal, mille huit cents kilomètres, en hiver, ou pendant les horribles étés du midi de l'Espagne, torturés, sans manger. Toutes ces horreurs sont le programme, le cartel du Directoire espagnol.

Il y a quelques mois, un ami du général Arlegui est venu me visiter, et il m'a raconté ce petit incident : Il a trouvé le général dans une rue de Madrid ; ils se sont promenés et au moment de partir, mon ami lui a dit :

— Je vous quitte. Je vais chez mon ami Soriano.

— Soriano, Soriano, répondit le général. Qu'est-ce que ce Soriano ?

— C'est l'homme politique.

— Ah ! dit le bourreau, souriant, oui, oui, Soriano. Ah ! oui. Je l'avais noté le troisième dans ma liste de tueries de Barcelone. J'avais l'intention de le tuer, mais justement, ce soir-là il est parti pour Madrid.

Comprenez-vous, mes chers amis, comme la vie espagnole est délicate ?

Mon compagnon Unamuno, exilé à Tuerte-ventura est parti de Salamanque pour arriver à Madrid et a dû partir le même jour pour les Canaries.

— C'est dommage, a dit le général Anido, à une commission de l'Athénée de Madrid, qui l'a visité, c'est dommage ! J'aurais préféré que votre ami soit arrivé à Madrid à l'état... de cadavre.

Le roi d'Espagne en répondant à un éminent visiteur qui lui reprochait les cruautés espagnoles, a dit froidement :

— Mais en France, il y a la sanglante guillotine. En Espagne, avec le garrot, il n'y a pas d'effusion de sang.

Voilà le bourreau parfait comme le désirait le Comte de Maistre dans son éloge du bourreau.

Les exécutions de Vera sont le résultat de ces gouvernements brutaux qui n'ont rien à reprocher aux Maures d'Abd el Krim. Les conseils de guerre en sont la conséquence. Les consellés et les défenseurs sont châtiés s'ils donnent quelque preuve de pitié. Les jugements sont décadés et signés avant les conseils. Il faut faire des victimes ; les innocents doivent devenir coupables. Le défenseur de Ferrer a dû lire pendant trois heures une défense qui, après, quand elle fut imprimée formait huit ou dix gros volumes. Après il a été emprisonné dans une forteresse, parce qu'il avait proclamé l'innocence de Ferrer. La même chose pour les condamnés de Vera.

Horrible crime ! Est-il possible que la France libre puisse consentir à de si exécrables actions.

Rodrigo SORIANO.

On sait maintenant ce que c'est qu'un œuf frais

C'est donc décidé. Il a fallu pour cela un jugement. Un œuf frais, c'est... un œuf frais. En termes plus juridiques, c'est un œuf qui n'a pas été mis en conserve.

Et un œuf frais qui n'a pas été mis en conserve, c'est un œuf qui peut avoir quinze jours en été et un mois en hiver.

Et maintenant, on pourra nous vendre des œufs pourris d'un mois... qui seront frais.

Il y a des juges à Paris.

Ceux qui s'en moquent !

Ce soir, aux petites tables fleuries d'un Montmartre ensoleillé d'électricité, des femmes demi-nues, aux lèvres peintes, et des hommes au masque fiévreux de luxure et de gourmandise vont donner le spectacle d'un Minuit de Noël, où les premiers chrétiens auraient porté le fer et le feu, s'il se fut produit au temps de leurs agapes fraternelles.

Ce soir, la tourbe immense du plaisir frêlé, la cohue de « ceux qui s'en moquent » va faire entendre ses « hennissements » dont parlait Bossuet, en sablant le champagne sur le Mont des Martyrs, sur celui du Parnasse, et dans ce Quartier Latin, où l'ombre de Mimi Pinson, cette victime de l'étudiant bourgeois, passe sur l'écran brisé du souvenir...

Ce soir, c'est la ripaille et la mangeaille du Noël ploutocratique et démocratique, où l'on se saoule dans la sale boîte de luxe ou chez le bistrot vulgaire, avec des billets qu'on vous happe comme à la table de jeu, dans une sorte de folie basse, ostentatoire et vile, en oubliant volontairement les petits enfants pauvres comme le Jésus de la crèche légendaire, en jetant sur les misérables qu'on ne veut plus voir cet anathème ricanant du jouisseur qui s'en fout !...

Ces vins, ces viandes, ces bijoux, ces lumières et ces femmes, tout ce luxe qui s'étale et se vend, représentent le pain, quelquefois le lit de ceux pour lesquels l'argent n'est pas ce papier qu'on froisse et qu'on jette au barman ou à la prostituée, pour lesquels il n'est pas la bague d'un cigare ou l'ourlet d'un mouchoir, mais le remède douloureux qui pane la blessure de l'estomac, qui met un peu de lait aux lèvres du malade, qui fait naître un sourire dans les yeux des marmots affamés !

Ah ! ceux qui s'en moquent, que ne pensent-ils, en cette nuit de saturnale, à garder ce qu'il faudrait pour secourir et pour aider les frères humains dont la détresse vaut bien le sacrifice d'un réveillon !

On demande souvent à quoi se reconnaît le véritable libérateur ? On cherche, on discute, on émet des aphorismes et l'on confronte des arguments. Rarement, on se met d'accord.

Cependant, voici le critérium, voici la pierre de touche : Sont indéfectiblement bourgeois, bourgeois jusqu'à la moëlle, « ceux qui s'en moquent », ceux pour qui l'injustice sociale n'est pas, à toute heure, un objet de dégoût et de révolte, ceux pour qui cette injustice atroce est quelque chose d'immanent et de fatal, ceux qui ne concentrent pas, pour l'affaiblir et l'exterminer, toutes les forces vitales de leur être, ceux qui, légaux et illégaux, ne pensent qu'à l'amélioration égoïste de leur propre destinée, et ceux mêmes qui ne veulent que le bien-être de leur corporation ou de leur clan, sans songer au malheur commun du peuple tout entier, devant l'errant maudit et le simple manoeuvre, jusqu'à l'artisan qualifié et jusqu'au déclassé bohémien !

La barricade, la voilà : d'un côté, ceux qui s'en moquent, bandits ou patrons, nippés et fringants, dans leur cent-chevaux qu'un valet appelle, bourgeois de bourse et de banque, aux femmes tristes sous des somptueuses fourrures, intermédiaires faibles et combinards, souteneurs de la haute et de la basse pègre, ouvriers jaunes et rouges au tempérament jouisseur et personnel, qui ne prononcent le mot solidarité que du bout des lèvres, grand monde purin, demi-monde faisant, populace aux instincts purement matériels !

De l'autre côté : ceux qui ne s'en moquent pas ! Les libérateurs de cœur et d'esprit ! De verbe libre et d'action virile !

De l'autre côté : ceux qui sont blessés, meurtris, secoués, révoltés par la vision immonde du stupre jouisseur et de la froide cruauté des autoritaires de toutes les races ! Ceux qui veulent que non seulement tout le monde mange, mais que tout le monde puisse penser et rêver à loisir ! Ceux qui ne font pas de la raison et du chiffre des carcans de la chair et de l'esprit humain, mais qui savent qu'un cœur bat dans la misérable carcasse de l'être le plus déshérité, et qui, comme chanté le poète, pleurent en voyant pleurer la misère et sourient en voyant rire le bonheur !

Noël ! Noël ! Ah ! nous attendons ton enfant divin, ce Dieu véritable qui n'est pas encore né, ce bonheur sensible et juste qui revêtira la tunique blanche d'une aube lumineuse, dans un ciel de paix et de virginité !

Nous n'avons ici, aujourd'hui, sur les pentes de la ville monstreuse, qu'un Noël de minuit enluminé de sang, souillé de luxure, empuanti par l'essence des autos de luxe et des femmes vendues, et nous sommes tentés de faire comme le Jésus de la légende qui chassait les marchands du Temple, de prendre le fouet, la trique, la matraque, et de priser les tables de réveillon, où la folie malfaisante des exploités se moque des pauvres et des asservis !

Guy SAINT-FAL.

Détresse maternelle

Dans le train, dimanche. Entendu cette conversation entre deux mamans revenant de voir chacune leur enfant en traitement au sanatorium de Zuydcoote qui n'est pas encore laïcisé, malgré le tam-tam du Bloc des gauches.

— Tout de même, payer 3 fr. 50 par jour pour un enfant !... 255 francs par mois !... C'est une lourde charge pour nous, ouvriers, et il ne faut pas oublier d'ajouter 50 francs par mois de chemin de fer pour aller voir nos pauvres petits.

— Et avec ça le fanatisme de la « sœur » qui nous excite à prier, comme si on avait le temps derrière nos métiers à l'usine... Je me souviens quand j'étais occupée comme infirmière, elle m'obligeait de traverser toute la salle pour ramasser un bout de papier qui traînait par terre.

— Ce n'est pas le travail qui l'étouffe... et avec ça on n'ose rien dire, ce sont nos gosses qui en subirait les conséquences.

Ah ! oui, faire des enfants ! Elles n'en veulent plus. Assez de malheureux qui souffrent, car les leurs ne sont que des victimes de la maudite guerre, rachitiques tous deux, leurs mamans ont souffert des privations pendant l'occupation d'où anémie, faiblesse des os.

Réfléchissez, où ! femmes, avant de procréer.

Un moyen de sauver le « Libertaire »

Que faut-il au LIBERTAIRE, pour lui assurer une vie moins mouvementée au point de vue pécuniaire ? Lui trouver deux mille nouveaux lecteurs ! C'est à cette tâche, qui peut paraître rude de prime abord, mais qui n'est pas insurmontable, si nous voulons vraiment nous en donner la peine, qu'il faut nous atteler.

Comment se fait-il que dans une agglomération comme la région parisienne, groupant cinq millions d'habitants, notre journal ne soit pas plus répandu ? Cela est simple ! Le lecteur n'adhère à aucun parti, et qui lit d'un bout de l'année à l'autre les quatre ou cinq journaux à grand tirage qui sortent chaque matin, se confine dans cette lecture, et n'en sortira jamais si nous n'arrivons pas à lui faire connaître le nôtre.

Pour cela il y a un moyen qui ne coûte rien, sinon un peu de bonne volonté, beaucoup d'activité et surtout de la ténacité, ce qui manque hélas trop chez nous.

A l'époque de la démonstration communiste, faite à propos du transfert des cendres de Jaurès au Panthéon, quelques jeunes camarades à titre individuel se sont chargés d'aller proposer aux moutons du cortège non officiel le journal anarchiste différent, les mêmes copains reprirent la rue, et les fois-là deux cents journaux furent vendus. Dimanche dernier enfin, grossis de trois à quatre unités, le même petit noyau en a liquidé six cents, et cela dans le seul quartier de Belleville.

Qu'en dites-vous les amis, croyez-vous encore qu'il n'est pas possible de les trouver les deux mille lecteurs qui manquent à notre LIBERTAIRE, pour lui assurer une vie exempte de tout souci matériel.

Doutez-vous que dix équipes de six camarades faisant dix quartiers populaires différents, systématiquement chaque dimanche, n'arriveraient pas à vendre à elles toutes quatre mille numéros à chaque sortie, ce qui peut — ici nous renfermons fatalement dans le domaine des suppositions — amener chaque semaine trente à quarante nouveaux lecteurs quotidiens.

Il reste à rechercher ces soixante anarchistes qui ne craignent pas de sortir du lit le dimanche matin, malgré le froid ou la pluie. Les trouvons-nous ? J'en ai la certitude ! Ceux qui ont fait le splendide effort financier pour propager leur idée, ceux qui ne marchandent pas leur idée, ceux qui ne marchandent pas leur refus à la propagande, ne peuvent se refuser à sauver le journal qui leur est cher par un moyen qui mathématiquement apporte déjà de bons résultats probants et constitue la meilleure des publicités.

Pour faire face à la camelote royale, qui elle, déjà pris la rue !

Pour que le quotidien anarchiste se répande et trouve les lecteurs qui lui manquent !

Pour que les autoritaires qui chaque matin rêvent d'enterrer notre mouvement, crévent de dépit !

Pour que le LIBERTAIRE jette son cri d'espoir, chaque jour, aux exploités !

Hardi les gars ! Organisons la vente dans la rue !

Louis LOUVET.

P. S. — Tous les copains disposés à mener avec esprit, de suite cette action sont invités à venir ce soir, 33, rue de la Grange-aux-Belles, grande Salle des Syndicats, à 19 h. 30, pour le lancement du numéro spécial de demain.

Nous comptons sur tous les dévoués, et nous sommes certains à l'avance qu'ils seront nombreux.

La Librairie sociale

9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

UNE OCCASION :

Un très beau livre de 300 pages de Vigné d'Octon

« L'Amour et la Mort »

3 fr. 50 franco; recommandé : 4 fr. 25

Chaque postal : Devry 619-53, Paris.

Achetez vos livres et brochures à la Librairie Sociale, la seule sous le contrôle de l'U. A.

Une histoire de cinéma

Orléans, 22 décembre. — Samedi soir, les gendarmes de Cercottes apercevaient, en passant au hameau de la Montjoie, un individu appuyé contre un mur au bord de la route et qui se trouvait dans un état de prostration complète. Il était porteur de papiers d'identité au nom de Jean-Gérard-Jacques Plumhans, né en 1895, près de Clermont, en Belgique.

L'inconnu paraissait être sous l'influence d'un stupéfiant, il fut tout d'abord assez difficile de l'interroger.

Ce matin, M. Plumhans put enfin faire quelques déclarations :

Garagiste rue du Breil, à Saint-James (Manche), il possède un pied à terre, 4, rue de Copenhague, à Paris, et s'y rend de temps en temps pour ses affaires.

Le 10 décembre, à Paris, vers 10 heures du matin, au moment où il s'apprêtait à prendre le métro place Victor-Hugo, pour se rendre à Pantin, il avait été bousculé par plusieurs individus qui le hissaient dans un taxi et le chloroformèrent.

M. Plumhans n'a qu'un souvenir vague et confus de ce qui se serait passé par la suite. A l'en croire, il aurait été enfermé pendant dix jours dans une chambre éclairée par une lucarne et recevait à manger par une chatière.

Ses agresseurs lui auraient volé 12.000 francs avec lesquels il devait payer une automobile récemment achetée.

Dans quelles circonstances et par quels moyens le garagiste belge a-t-il été déposé à la Montjoie samedi soir, c'est ce qu'il n'a pas pu expliquer.

Mme Plumhans, qui habite bien à Paris, 4, rue Copenhague, est venue à Orléans chercher son mari, dont elle avait signalé la disparition à la police parisienne le 14 décembre.

Voilà pour le moins une affaire bien étrange.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

C'est ce soir le Réveillon... Réveillon bourgeois, qu'il soit laïque, religieux ou l'émoussé... surtout l'émoussé !... Réveillon prolétarien, eh oui, prolétarien, au cours duquel ouvriers, employés, exploités de tous poils rivaliseront en saouleries, en quetelements et en dégueulements. Pourquoi ? Parce que c'est la coutume, parce qu'il ne faut jamais perdre une occasion de s'abrutir un peu plus, parce que la vie est belle et bougrement dispensatrice de toutes les joies qu'en peuvent espérer les humains. Oui, je sais, c'est l'anniversaire de la naissance du Christ, de Jésus de Nazareth... Le Christ ? Le Rédempteur ? Quelle bonne blague !... Allez chercher même et surtout dans les temples d'incantations de mille feux, vibrants des bruits harmonieux et quasi-célestes des orgues, parmi les « spectateurs » de ces mascarades non sans valeur artistique, imposantes, impressionnantes même, l'individu, le seul, l'unique, qui ait sa pensée dirigée sincèrement vers le fils du charpentier tourneur de chevilles, corbard du pigeon et de la vierge Marie, comme disait le pauvre Gaston Gouté.

Jésus ? Laissez-vous rire !... La foi est morte. Et ce qu'il y a de plus curieux à constater, c'est que ceux qui l'ont tuée : prêtres, pontifes, camelots verbeux, marchands d'hypothétiques paradis, continuent à vivre, à bien vivre, à prospérer, à promener orgueilleusement leurs panses parastaires remplies par les soins des faux croyants des faux dévots, des Tartuffes, de ceux qui prétendent qu'il faut une religion « pour le peuple ». Le peuple a bien d'autres chats à fouetter. Mais il est devenu, lui aussi, opportuniste. Et il envoie ses enfants au catéchisme, au patronage, il fait risette à M. l'abbé, oh, pas par conviction religieuse, mais parce que les curés sont tout de même forts, qu'ils ont le bras long auprès des patrons, et que si l'on peut obtenir de cette façon un avantage matériel quelconque, on risque toujours moins d'aller se froter aux biceps intelligents de ces messieurs des brigades centrales.

Mais Noël n'est plus une fête religieuse. C'est la Sainte-Cécile, c'est l'apothéose de la « biture ». Et c'est une chouette journée, je veux dire une belle nuit, pour les tenants de l'apocalypse. Je n'oublie pas les pharmaciens ! Car la pitié est « syphilitique » profite de ces orgies capiteuses pour promener au hasard des coins bestiaux des brutes alcooliques, ses tentacules gangrénées. Au premier de ces messieurs, comme chez le coiffeur. O civilisation !

Pourtant, cette année, ça devait se passer autrement. Des feuilles nous avaient annoncé un « réveillon rouge ». Des grandes manœuvres, ou plutôt des manœuvres de cadres avaient eu lieu dans le préau d'école de Bobigny. Et, bien que ces savantes évolutions aient été troublées par l'arrivée « inopinée » des carabiniers d'Herriot, elles n'en étaient pas moins la tarte à la crème dont nous gavèrent quotidiennement les torches-culs millénaires. Bluff pour les uns, trahison incoercible pour les autres, et scepticisme pour nous qui savons qu'avec le vaillant capitaine Treint, il faut toujours s'attendre à voir se transformer la meilleure Tartie en pion.

Trouille incoercible, dis-je ? Mais trouille tout de même. Je sais que des bourgeois ont décommandé la table qu'ils avaient retenue, que d'autres hésitent à aller au spectacle, à cause de la sortie, et que certains attribuent aux « révolutionnaires » des intentions « agissantes » qui ne sont, hélas ! que des intentions tout court.

Aussi je crains bien que « l'annistie » Charles Maurras ait quelque raison de poser cette question dans le torchon des douairières : « Le réveillon rouge est-il décommandé ? » Réveillon rouge !... Voilà qui sonne clair comme un tocsin de révolte. Réveillon rouge... La joule des meurtris, des parias, des meurt-de-faim, la cohorte innombrable des déshérités, faisant fuir sous leurs clameurs la tourbe des charognards, des profiteurs de leur misère, et prenant place au banquet qui n'était pas servi pour eux.

Réveillon rouge !... Quel rêve !... Out, quel rêve, tant que les pauvres, les misérables attendront des mots d'ordre, se courberont sous le verbe des « chefs », ne consentiront pas à être des hommes qui pensent par leurs propres cerveaux.

Réveillon rouge !... Bourgeois des Libertés, Action Française et autres Eclair, vous prenez vos lecteurs pour des crétins ! Mais vous les connaissez si bien !...

Pierre MUAIDES.

L'annonce lucrative

« Il était une fois... » Non, ce n'est pas un conte de fées, ni un conte à dormir debout, mais une histoire de publicité matrimoniale, avec un vieillard et de l'argent comme enjeu...

Une jeune fille du village de Blumenbach, près d'Olmütz (Tchécoslovaquie), vient d'épouser un millionnaire américain dans les circonstances suivantes :

Après avoir envoyé une annonce matrimoniale à un journal américain, elle reçut une lettre dans laquelle un inconnu lui offrait sa main et son cœur. Une correspondance suivie, à la suite de laquelle le prétendant américain déclara qu'il voudrait épouser la jeune fille en Europe, et il lui envoya un chèque de 1.000 dollars pour qu'elle s'achète un trousseau.

Il avait négligé d'avertir sa fiancée qu'il était âgé de 58 ans et père de six enfants. Mais cette circonstance n'a pas empêché le mariage, qui vient d'avoir lieu.

Une annonce lucrative qui produit un mariage lucratif ; espérons que les enfants seront les créateurs d'un bonheur qui, sans eux, eût brillé par son absence.

000

Trois femmes, un meurtre...

On annonce la mort de Cibera, l'un des principaux chefs ruffins, qui avait deux femmes, et qui voulait, malgré la coutume du Riff, contracter une troisième union. Il réussit à s'adjoindre, si l'on peut dire, la sœur même d'Abd-el-Krim.

Mais l'accord entre les trois femmes fut impossible, et Cibera dut bientôt se séparer de l'une d'elles. Celle-ci, inconsolable de sa

disgrâce, se retira chez son frère qui, pour la venger, tua Cibera à coups de fusil.

On peut tirer des leçons de tels drames, où l'on voit l'amour en lutte avec la coutume, et le meurtre qui vient le couronner d'un épilogue de sang.

A quand les mœurs plus douces et plus humaines, non seulement dans le Riff, mais encore ici et partout ?

A quand l'homme au lieu du fauve ?

000

L'homme aux coupures...

Il est des journalistes qui se transforment volontiers en Messieurs Dupin ou en Sherlock-Holmes ; c'est pourquoi l'un d'eux, hanté par l'homme coupé en morceaux, remarqua « dimanche » dans la station du métro Combat, un homme d'une trentaine d'années qui lisait attentivement une « coupure » d'un journal du matin relatant l'assassinat. Il remarqua également que l'homme avait dans la poche de son veston d'autres « coupures ». Et vite, vite, notre reporter se précipita à la Tour Pointue, croyant avoir trouvé le criminel.

Or, à quel curieux n'est-il pas arrivé d'avoir des coupures récentes de faits saillants de la vie, et de les lire en métro ? Eh ! oui ! mon petit Dupin, tout bon journaliste qui se respecte coupe en morceaux les gazettes, pour les mieux lire.

Ce pseudo-assassin, si ce n'était toi, c'était ton confrère...

Dialogue avec votre conscience

« La claire tour qui sur les flots domine. »

Comme l'individu, la société a ses maladies.

Nous ne découvrons rien ; chacun le sait. Mais, ce qui est vrai pour la prophylaxie physiologique ne semble plus l'être pour la prophylaxie sociale.

Qu'une épidémie vienne à se déclarer, aussitôt, toutes mesures sont prises pour la localiser et l'étouffer. Rien de plus normal.

Mais — et c'est là que le bât nous blesse — si l'épidémie est d'ordre économique, point de médecins pour l'enrayer. Rien de plus anormal.

De deux choses l'une : impuissance ou complicité.

Impuissance ? Que non pas ! Ces messieurs ont dans les mains tous les éléments qui leur sont nécessaires pour combattre efficacement le mal.

Complicité ? C'est certain ! Ces messieurs, dont l'intérêt seul préside leurs destinées mercantiles, ne lèveront jamais le plus petit de leurs doigts pour préserver l'humanité du fléau qui la subvertira demain.

Cela vous étonne ? Vraiment, vous êtes d'une rare naïveté !

Pourriez-vous me citer le nom du docteur en médecine qui ne dresse pas, chaque jour, la liste de ses malades « intéressants », c'est-à-dire de ceux dont la maladie entraîne en longueur sous l'œil bienveillant de l'aimable guérisseur ?

Vous en connaissez ? L'exception confirme la règle générale !

Que des millions d'hommes gémissent sous le poids écrasant d'une misère, souvent aiguë et toujours chronique, voilà qui ne révoltera probablement jamais ceux de leurs semblables accablés de privilèges.

Quant à ces derniers, si, par le plus miraculeux hasard, leur cœur coriace ne laisse attendre, méfiez-vous ; c'est que l'intérêt joue. Ces messieurs jettent du lest !

Lorsque l'indignation soulève les masses opprimées, le mot « réformes » vole de bouche en bouche dans les milieux directs. C'est le mot d'ordre et de ralliement qui cristallisera, demain, autour de lui, tous les éléments réactionnaires.

Les réformes ? Cela me fait songer aux ravalements hâtifs et partiels d'un édifice décrépi qui menace de s'écrouler sur ses singuliers habitants.

Non ? Détrompez-vous !

La misère, tant matérielle qu'intellectuelle, est nécessaire. Sans elle, toute la société présente meurt infailliblement. Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. C'est ce qu'on fit.

La misère est créatrice. Le salariat, le gouvernement, les lois, les religions, l'armée, la police, les tribunaux, le commerce, sont autant de ses nobles enfants. C'est l'évidence même !

Supprimer la misère ? Nous y voici. Mais qui la supprimera ?

Pourriez-vous supposer que tous ceux qui en vivent œuvreront à sa destruction ? C'est une impossibilité flagrante ! Plutôt compter sur le paradis éternel !

Que tous ceux qui en meurent, les des souffrances multiples qui les accabl

A travers le Monde

ALLEMAGNE

LA CRISE MINISTERIELLE

Dans les milieux officiels et parlementaires, on croit généralement que la crise sera dénouée par un retour au pouvoir du chancelier Marx. Dans le nouveau cabinet, les portefeuilles de l'intérieur, de la Justice et des Affaires économiques seraient confiés à des personnalités n'ayant pas fait partie du cabinet démissionnaire.

« On désigne comme futur ministre de l'Intérieur M. Von Kardoff. Il est probable que M. Von Rammer, ancien ministre des Affaires économiques, qui, comme M. Von Kardoff, appartient au parti populiste, fasse également partie de la nouvelle combinaison. »

LES EXPULSES RENTRENT

Tous les expulsés, à l'exception d'une quinzaine, ont pu rentrer dans les pays occupés. Il s'agit de ménages d'employés, de cheminots et de fonctionnaires, comptant ensemble 90.000 personnes.

ANGLETTERRE

LES BIENFAITS DE L'ORGANISATION

Londres ne sera pas sans lumière. Les ouvriers des sous-stations électriques de Brighton ont obtenu satisfaction, c'est-à-dire que les deux ouvriers qui étaient en retard de leurs cotisations ont accepté de se mettre à jour.

Rappelons les causes de l'incident.

L'Union syndicale demandait que la compagnie remercie deux ouvriers qui se refusent à payer leurs cotisations, ce qui était nuisible à la bonne camaraderie qui existait entre tout le personnel de la station qui était syndiqué.

La compagnie qui en cette occasion avait engagé les deux réfractaires à se libérer de leurs dettes envers l'organisation syndicale, se refusait à les renvoyer s'ils persistaient dans leur attitude.

Maintenant le conflit est solutionné, tout le monde est satisfait, les deux ouvriers ont repris leurs places à l'Union, et le Syndicat reste le plus fort.

LE CHOMAGE DIMINUE

Le ministère du travail annonce qu'à la date du 15 décembre 1924, le nombre des chômeurs inscrits sur les registres officiels des sans-travail était de 1.153.000, soit 23.688 de moins que la semaine précédente.

LA TEMPÊTE SUR L'ANGLETERRE

Londres, 23 décembre. — La tempête a fait rage, la nuit dernière, sur l'Angleterre et l'Irlande. A Belfast, un hangar s'est abattu et deux ouvriers ont été grièvement blessés. Les toits de diverses maisons ont été emportés et le service des tramways est désorganisé par suite de la chute de troncs d'arbre sur les voies.

A Wick, le vent atteignait une vitesse de 50 milles à l'heure.

UN VAISSEAU S'ÉCHOUE

Dans la mer du Nord et dans la Manche, de nombreux navires ont envoyé le signal de détresse. Le *Clare-Morris* s'est échoué ce matin à cinq milles au nord de Port-Patrick, et un homme de l'équipage s'est noyé. On n'espère pas sauver le bâtiment qui se trouve dans une situation critique.

BELGIQUE

LES CHASSES TRAGIQUES

Un chasseur tué près de Liège

Cinq chasseurs des environs de Liège avaient opéré une battue dans les bois à Tancremont. Ils regagnaient leur logis, quand l'un d'eux pria son compagnon de le débarrasser de son fusil. Par suite d'un faux mouvement, la gâchette de l'arme s'accrocha à des branches et le coup partit. M. Lhoest reçut la décharge en plein cœur et fut tué sur le coup.

Un enfant tué près d'Anvers

Un terrible accident de chasse vient de se produire à Calmpouth. Plusieurs chasseurs se livraient à une battue, lorsque l'un d'eux fit une chute. Par ce fait, le fusil s'accrocha à une branche et le coup partit.

Un enfant de treize ans qui se trouvait

tout près pour traquer le gibier, reçut la charge dans la tête et fut tué sur le coup.

ÉTATS-UNIS

LA DETTE FRANÇAISE

M. Jusserand, ambassadeur de France aux États-Unis, parlant dans un club féminin à Washington, a déclaré que la France insiste pour qu'on lui accorde un moment de répit pour le paiement de sa dette envers les États-Unis.

M. Jusserand ajoute que la France est bien décidée à payer jusqu'au dernier centime, mais qu'elle trouve impossible de le faire dans les conditions actuelles.

Mais oui, elle paiera jusqu'au dernier centime, la France. Mais avec quoi. A moins que M. Jusserand et tous ses collègues consentent à laisser leurs traitements et que les gros abandonnent leurs bénéfices. L'Amérique n'entrera probablement jamais dans son argent.

Et puis, il cherche un peu, M. Jusserand. La France a besoin de répit ? Ça ne l'empêche pas de réclamer 15 milliards au peuple russe qui crève de faim. Alors ?

BULGARIE

ATTENTAT COMMUNISTE ?

Le service d'information policière bulgare est vraiment bien fait. Qu'on en juge. L'Agence Radio communique cette note, dont la source n'est pas douteuse :

Attentat communiste à Sofia

« Sofia, 23 décembre. — Des inconnus ont tiré plusieurs coups de revolver sur le procureur du tribunal de Sofia, le blessant grièvement. On suppose que les assassins sont des communistes contre lesquels le procureur avait pris des mesures sévères. »

Or, il y a à peine une huitaine, une information identique nous était donnée par la même agence, et l'on conviendra que si le procureur du tribunal de Sofia a été grièvement blessé, il y a une semaine, il n'a pu être à nouveau victime d'un attentat.

Il faudrait peut-être que le gouvernement bulgare trouve d'autres bourrages de crânes pour émuover l'opinion publique, et qu'il change un peu la fonction des « victimes ».

FINLANDE

POUR LA FLOTTE DE WRANGEL

Le groupe des nations libérées, qui a son siège à Helsingfors, vient d'envoyer une délégation au ministère des affaires étrangères de Finlande, pour lui proposer une action commune des États baltes en vue de persuader à la France de ne point remettre au gouvernement de la Russie des Soviét les unités de la flotte Wrangel.

Tiens, tiens, tout le monde en veut de cette flotte qui permit à Wrangel de se dresser, avec l'appui du capitalisme mondial, contre la révolution russe.

Aujourd'hui le gouvernement français va remettre ces unités de meurtre au gouvernement des Soviét.

Ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de faire sauter tout ça, à condition naturellement d'y joindre toute la flotte de la France, de l'Angleterre et autres puissances militaristes.

Peut-être alors pourrions-nous rêver de paix !

HONGRIE

EST-CE LA DICTATURE ?

Le ministre de l'intérieur a présenté à l'Assemblée nationale une loi qui accorde des pouvoirs dictatoriaux au gouvernement de Bethlen.

Ca se gagne. Bientôt il n'y aura plus un coin de terre où l'on pourra vivre librement. Partout la dictature régnera maitresse, abolissant les quelques libertés acquises par des siècles d'évolution et de lutte.

MAROC

MORT D'UN BEAU-FRÈRE

D'ABD-EL-KRIM

D'après le correspondant du *Daily Telegraph* à Tanger, on annonce la mort de

Cibera, l'un des principaux chefs rivaux, qui commandait le district d'Alhucemas. Cibera qui avait deux femmes, voulut, malgré la coutume du Rif, contracter une troisième union, et il réussit à obtenir la main de la sœur même d'Abd-el-Krim.

Mais l'accord entre les trois femmes fut impossible, et Cibera dut bientôt se séparer de l'une d'elles. Celle-ci, inconsolable de sa disgrâce, se retira chez son frère qui, pour la venger, tua Cibera à coups de fusil.

PALESTINE

50.000 JUIFS SONT ENTRÉS EN PALESTINE DEPUIS 1919

A une conférence qui s'est ouverte ici dans le but d'envisager les mesures à prendre pour venir en aide aux émigrants de la Palestine, particulièrement à ceux appartenant à la classe moyenne, il a été établi que 50.000 juifs sont entrés en Palestine depuis 1919. A cette conférence prennent part cent délégués, représentant les communautés juives du pays, ainsi que les membres de l'Exécutif sioniste palestinien et du Conseil national juif de Palestine.

Le rapport évalue à 58 % le nombre des immigrants juifs qui possèdent des moyens d'existence. Les immigrants arrivés dans le pays depuis ces six derniers mois ont apporté avec eux 342.000 livres. 53 % des immigrants aisés viennent de Pologne.

En peu de lignes...

Une fusillade rue Championnet

Mlle Marie-Louise Déchât, employée, fut assaillie l'autre nuit, vers 19 h. 45, alors qu'elle remontait la rue du Mont-Cenis. L'inconnu qui l'avait attaquée s'enfuit poursuivi par des passants et des agents.

« Au carrefour Championnet plusieurs hommes se joignirent à lui, et une fusillade s'engagea entre les flics et eux. L'auteur de l'agression, Alexandro Perez, espagnol, habitant 104, boulevard de la Chapelle, s'abattit bientôt tué d'une balle entre les deux yeux. »

Au cours du combat, plusieurs passants furent blessés : quatre peu grièvement, et un cinquième, M. Isidore Serline, 32 ans, tailleur, 30, rue Championnet, dont l'état inspire de vives inquiétudes.

Diverses arrestations ont été opérées.

Un tram écrasé

Georges Constantino, 27 ans, manœuvre, demeurant 27, boulevard Auguste-Blanqui, a été renversé par un train en traversant la rue Michel-Ange. Etat grave.

Il tombe de train

On trouve sur la ligne Paris-Bastille, près de la gare de Saint-Mandé, le cadavre décapité de Marcel Choquet, 18 ans, chimiste, rue Joseph-Billard, à Paris. On suppose qu'il est tombé d'un train.

Découverte préhistorique

Bordeaux, 23 décembre. — A Bourdelles (Dordogne), M. Peyrony, conservateur du Musée des Eyzies, pratiquant des fouilles près du moulin des Gavauds, a mis au jour un bloc détaché sur lequel sont sculptés six bovines, dus à la main habile d'un artiste probablement solutre. Deux d'entre eux surtout sont remarquables par la pureté de leurs lignes et leur profil qui rappelle à peu près celui de nos bovines actuels. Les autres sont plus ou moins ébauchés.

Ces bas-reliefs, qui constituent un des plus rares et des plus magnifiques spécimens de l'art préhistorique, ont été transportés aux Eyzies, pour y être joints aux riches collections du Musée de cette localité.

Le crack du « Foncier Français »

Lorient, 23 décembre. — La krak du « Foncier Français » aurait de sérieuses répercussions dans notre région, les agents de cette société ayant drainé d'énormes fonds dans la campagne où les paysans n'ont pas voulu écouter l'avis des maires qui les mettaient en garde.

M. Mailleux, juge d'instruction de la Seine, ayant donné des instructions, le parquet de Lorient s'est, ce matin, dans plusieurs bourgs de l'arrondissement de Lorient où il a saisi la comptabilité et où il enquête sur les agissements des courtiers.

Une épidémie de rougeole

Procas, 23 décembre. — Une épidémie de rougeole sévit dans la commune. La plupart des enfants sont atteints. De grandes

personnes, même âgées, sont également touchées. L'épidémie s'étend aux communes voisines.

Les eaux du canal de la Somme empoisonnées

Péronne, 23 décembre. — Les eaux du canal de la Somme, entre Ham et Péronne sont de nouveau empoisonnées. Des quantités considérables de poissons morts remontent à la surface. On enquête.

Les poêles qui fonctionnent mal

Clermont-Ferrand, 23 décembre. — Par suite du mauvais fonctionnement d'un calorifère à air chaud, vingt élèves de l'école primaire de filles sont intoxiquées, dont quatre assez sérieusement. Leur état n'est pas inquiétant.

Un huissier bien reçu

Beauchery, 23 décembre. — Alors que le jour baissait, le fermier Albert Boucherot, 66 ans, tire un coup de revolver sur un visiteur qui frappait à sa porte. C'était M. Tortot, huissier, à Villiers-Saint-Georges, qui ne fut pas atteint mais fit arrêter le fermier.

Le Chinois pas commode

Congédié par sa logeuse, Mme veuve Charton, 54 ans, cours du Vieux-Château, à Montereau, le Chinois Su-Ce-Sen, 23 ans, se rend chez elle accompagné de sa fiancée, Mlle Marcelle Girard, 18 ans, et, après une courte dispute, la tua de cinq coups de revolver. Puis, écartant Mlle Girard, et menaçant de la tuer elle aussi, il se fit sauter la cervelle.

Noyée dans un étang

Les Sables-d'Olonne, 23 décembre. — Mme veuve Marionneau, 64 ans, ménagère à Saint-Cyr-en-Talmont, s'est noyée dans un étang, à proximité de son habitation. Mme Marionneau vivait avec son fils, pauvre d'esprit.

PARIS ET BANLIEUE

— Henri Sadrin, 18 ans, qui à la sortie d'un bar 6, rue de Valence, avait blessé le gargon de l'auto René Chréou, s'est constitué prisonnier.

DEPARTEMENTS

— A Beauvais, Adrien de Saint-Fuscien, 36 ans, forgeron à Mondidier, est arrêté. Il est inculpé d'abus de confiance.

— Un cycliste, Gabriel Brossard, 32 ans, maréchal-ferrand à Hauville (Oise), est renversé et grièvement blessé par l'auto de M. Bigot, marchand de bestiaux.

— La Cour d'assises de l'Indre acquitte la fille Joséphine Pardiou, 35 ans, domestique à Ouhéac, accusée d'infanticide.

— A Pouilly-sous-Charlieu, Mme Benotte Poupin, 52 ans, en traversant la route, est tuée par une auto.

— Pendant que sa femme était au bal, M. Maurice Bureau, 50 ans, receveur d'octroi à Provins, se pend à la suspension.

— A Vinay (Isère), Camille Mourier blessé grièvement à coups de fusil le domestique de ferme Oublier.

— A Clermont-Ferrand, un tison enflammé les vêtements de Mme Bernard, 68 ans, endormie près du feu. La malheureuse est carbonisée.

— Le jury de la Marne acquitte André Delme qui, au cours d'une discussion, tua son père le 3 mars dernier.

— Le feu prend à Metz, dans la chambre de Mme Roderomi, 76 ans, qui meurt carbonisée.

— Malade incurable, M. Victor Lefèvre, 69 ans, 18, rue Chamberlin, à Savigny-sur-Orge, se tue d'un coup de fusil au cœur.

LEURS DIVIDENDES

— A Saint-Etienne, un lingot de 10.000 kilos se détache de l'arbre d'une grue et écrase Jean Guillaumont, 54 ans, manœuvre aux Acieries Holtzer.

— Le cantonnier Louis Couderc, 61 ans, avenue de la Cour-de-France, à Juvisy, est écrasé par son attelage.

— On a trouvé mort de froid dans sa cabane, M. Auguste Guyard, 51 ans, gardien de chantier au service de M. Turel, marchand de ferraille, rue des Cabouffs, à Gennevilliers.

Encore la tempête

Lorient, 23 décembre. — Une nouvelle tempête du Sud-Ouest s'est déchaînée ce matin sur nos côtes, à peine débarrassées du brouillard qui, depuis huit jours, interrompait toute navigation. Le vent soufflait avec force. On craint des sinistres.

femmes qui lui faisaient la cour. Bientôt Lucien, devenu le héros d'un cercle, fut mis par la comtesse sur la vie de Paris, dont la satire fut improvisée avec une verve incroyable et semée d'anecdotes sur les gens célèbres, véritables friandises de conversation dont sont excessivement avides les provinciaux. On admira l'esprit comme on avait admiré l'homme. Madame la comtesse Sixte triomphait si patiemment de Lucien, elle en jouait si bien en femme enchantée de son instrument, elle lui fournissait la réplique par des regards si compromettants, que plusieurs femmes commencèrent à voir dans la coïncidence du retour de Louise et de Lucien un profond amour victime de quelque double méprise. Un dépit avait peut-être amené le malencontreux mariage de Châtelet, contre lequel il se faisait alors une réaction.

— Eh bien, dit Louise à une heure du matin et à voix haute à Lucien avant de se lever, après-demain, faites-moi le plaisir d'être exact.

La préfète laissa Lucien en lui mimant une petite inclination de tête excessivement amicale, et alla dire quelques mots au comte Sixte, qui cherchait son chapeau.

— Si ce que madame du Châtelet vient de me dire est vrai, mon cher Lucien, comptez sur moi, dit le préfet en se mettant à la poursuite de sa femme, qui partait sans lui, comme à Paris. Dès ce soir, votre beau-frère peut se regarder comme hors d'affaire.

— Monsieur le comte me doit bien cela, reprit Lucien en souriant.

— Eh bien, nous sommes fumés !... dit Cointet à l'oreille de Petit-Claud, témoin de cet adieu.

(A suivre)

Chez les laseurs de lois

CANDACE BAFOUILLE

L'INDOCHINE SOUS LE JOUG

La Chambre a repris, ce matin, sous la présidence de Fouissou, la discussion générale du budget des colonies.

Candace, continuant son discours de la veille, essaie encore de se justifier, et appelle à la rescousse le procureur de la République, dont il lit une lettre où ce personnage qualifie tout simplement Boissieu d'assassin !

Il met à se défendre autant de mauvaise foi que d'acharnement et trace de Boissieu un portrait aussi injuste que violent.

A ce moment, un cri part d'une tribune

— Menteur ! Menteur !

C'est Mlle Boissieu, fille de l'ancien député, qui apostrophe le colonisateur. Or expulse Mlle Boissieu, et l'autre continue son discours partiel.

Deux heures durant il entretient la Chambre des histoires électorales de la Guadeloupe. Au cours de cette discussion, Daladier, ministre des colonies, est amené à confirmer sa déclaration d'hier.

Il ressort de ses paroles que Jocelyn Robert a combattu Boissieu et ses amis avec un zèle excessif. Il ne retournera plus à la Guadeloupe.

Candace a l'air de s'effarer de cette décision et descend de la tribune d'un air offensé. Il rouvrira son robinet d'eau noire cet après-midi.

On entend des observations de Queuille, ministre de l'Agriculture, sur la question des blés, et la séance est levée à midi.

Elle et ouverte à 15 heures. Et Candace, selon l'usage de Mac-Mahon, continue, sans se lasser.

Lorsque, enfin, il consent à se taire, Henri Fontanier reprend la question de l'Indochine, et fait de la situation un tableau dont quelques parties sont intéressantes :

« Il est certain que les européens ne sont pas allés en Extrême-Orient pour répandre la civilisation européenne, mais qu'ils y sont allés poussés par des visées économiques. Plus tard, ils ont voulu se justifier et ont déclaré aux indigènes qu'ils étaient venus améliorer leur situation matérielle et morale. »

« Avons-nous tenu cette promesse en Indochine ? A considérer notre œuvre scolaire et administrative, on peut se le demander. Sans doute, nous avons créé tout un enseignement indigène, des écoles primaires, des écoles normales, des écoles professionnelles, un collège à Saigon et un lycée à Hanoi ; mais ce qui a été fait est encore insuffisant. »

« Un seizième des enfants seulement fréquente les établissements d'enseignement. Les quinze seizièmes ne les fréquentent pas. Il faudrait donc développer les écoles primaires en Indochine. Le matériel scolaire n'est pas encore suffisant ; il n'est pas adapté au milieu ; il y a dans notre colonie des tableaux d'hygiène, des tableaux de leçons de choses sans intérêt pour les enfants de ce pays ; ils représentent des scènes de la culture du blé ou de la betterave ; aucun ne concerne la culture du riz ou des plantes indigènes. »

« Le rapport du gouverneur général parle d'un double enseignement secondaire en Indochine : un enseignement pour les Européens, semblable à l'enseignement métropolitain, et un enseignement local dont, pour ma part, je n'ai pas trouvé la trace. »

« Il serait très important pourtant de créer un enseignement secondaire local, comportant non pas l'étude des humanités gréco-latines, mais l'étude des humanités hindoues et chinoises. »

« Peut-être le personnel n'est-il pas suffisamment préparé à enseigner dans ces régions ; il serait bon de faire passer les professeurs par une école de préparation qui initierait à la civilisation du pays ou ils sont appelés à enseigner. Il serait bon également que le personnel changeât moins souvent. »

Dans la réponse du ministre des colonies au sujet de la propagande communiste dans ce pays, notons ce passage :

« Lorsque je dis que la propagande communiste consiste à soutenir les nationalistes dans les colonies, je m'appuie sur des textes officiels, tels que les comptes rendus des congrès de la III^e Internationale. »

« Et, puisqu'il s'agit pour les communistes d'appuyer des mouvements nationalistes contre la souveraineté française, je trahirais mon devoir si je ne défendais cette souveraineté contre toutes les menaces, de quelque nature qu'elles soient. »

« Si la souveraineté française disparaissait, ce ne sont pas les sociétés indigènes qui en profiteraient : elles retomberaient sous la domination des ténacités asiatiques ou africaines, dont c'est notre honneur d'avoir accru la domination. Leur prétendue libération serait une aggravation de misère et de souffrance. »

« Les petits villages annamites, tapis, dissimulés dans la verdure du Delta, à l'écart des routes traduisent par leur aspect et leur position même les inquiétudes mortelles dans lesquelles vivaient les populations. Il n'y a pas si longtemps que l'explorateur Gentil voyait au cœur de l'Afrique ces spectacles qu'il nous a décrits : de misérables troupeaux humains, des hommes enchaînés ou attachés à des fourches et poussés à coups de fouet par les soldats des sultans noirs. »

Cachin interrompt alors et s'écrie : « L'Egypte, les Indes, l'Indochine, la Syrie, le Maroc ont le désir de se libérer, et se libéreront ! »

Le ministre répond encore, et, après une intervention d'Angoulvant et d'Accambray, la séance est levée à 18 heures.

Ce qui ressort de tous ces discours, c'est que, blancs ou noirs, les exploités et les gouvernants des colonies s'entendent comme larrons en foire pour brimer les indigènes et que si ceux-ci se libèrent un jour, ce ne sera point pour tomber sous le joug communiste.

L'ANTIPARLEMENTAIRE

VIENT DE PARAÎTRE :

L'AGITAZIONE

Numéro spécial

pour la défense de Bonomi et Castagna. Les camarades italiens de bonne volonté peuvent le retirer pour la distribution au bénéfice du Comité pro vittimo du fascismo au 14, rue Petit, près la Librairie Internationale.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 24 DECEMBRE 1924. — N° 180.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

TROISIEME PARTIE

Les souffrances de l'inventeur

Au bout de dix minutes, Louise n'y tint plus. Elle se leva, marcha jusqu'à l'évêque et lui dit :

— Que vous dit-on donc, monseigneur, pour vous faire si souvent sourire ?

Lucien se recula de quelques pas pour laisser discrètement madame du Châtelet avec le prélat.

— Ah madame la comtesse, ce jeune homme a bien de l'esprit !... Il m'expliquait comment il vous devait toute sa force...

— Je ne suis pas ingrat, moi, madame !... dit Lucien en lançant un regard de reproche qui charma la comtesse.

— Entendons-nous, dit-elle en ramenant à elle Lucien par un geste d'éventail, venez avec monseigneur, par ici !... Sa Grandeur sera notre juge.

Et elle montra le boudoir en y entraînant l'évêque.

— Elle fait faire un drôle de métier à monseigneur, dit une femme du camp de Chaudour assez haut pour être entendue.

— Notre juge !... dit Lucien en regardant tour à tour le prélat et la préfète ; il y aura donc un coupable ?

Louise de Nègrepélisse s'assit sur le ca-

napé de son ancien boudoir. Après y avoir fait asseoir Lucien à côté d'elle et monseigneur de l'autre côté, elle se mit à parler. Lucien fit à son ancienne amie l'honneur, la surprise et le bonheur de ne pas écouter. Il eut l'attitude, les gestes de la Pasta dans *Tancrède* quand elle va dire : *O patria !*... Il chanta sur sa physionomie la fameuse cavatine *dell Rizzo*. Enfin, l'élève de Coralie trouva moyen de se faire venir un peu de larmes dans les yeux.

— Ah ! Louise, comme je t'aimais ! lui dit-il à l'oreille, sans

L'Action et la Pensée des Travailleurs

La Vie de l'Union Anarchiste

Qu'est-ce que le Syndicalisme

Est-il superflu de parler de l'A. B. C. syndicaliste. Le galvaudage de ce dernier mérite, me semble-t-il, que l'on revienne à son origine, à sa constitution. Je dirais donc, qu'est-ce que le syndicat ?

Le Syndicat, c'est le groupement qui réunit tous les exploités d'une même corporation, et à l'heure actuelle d'une même industrie dans une localité.

Ses buts : Relever le niveau moral et économique des travailleurs, dans lequel est compris l'amélioration des salaires et la diminution des heures de travail, permettant ainsi de resserrer les liens qui doivent unir les travailleurs de cette corporation et de cette industrie. Pour son aboutissant et pour éviter tout dissension, il pourrait diviser les travailleurs, le syndicat s'interdit dans ses assemblées toute discussion politique, par cela même d'adhérer à aucune organisation politique, et n'assiste à aucun congrès de cette nature, laissant l'individu libre, en dehors du syndicat, d'appartenir à tel groupement qui lui convient. Toutefois, et pour bien marquer le danger, il est interdit à tout candidat aux fonctions politiques de solliciter un mandat syndical, de même qu'il est interdit aux fonctionnaires syndicaux de se servir de leur titre en dehors de la propagande syndicale.

Examinons, si ces principes qui sont la charte du syndicalisme sont respectés, il me sera facile de démontrer qu'aucun groupement actuel ne conserve sa figure syndicale.

Nous laisserons la C. G. T. qui depuis longtemps est jugée, non pas seulement parce qu'elle est liée à un parti politique, mais parce qu'elle est à la droite du parti politique, et c'est cela le plus grave.

La C. G. T. U. donne à l'heure présente l'exemple le plus éclatant de son impuissance au point de vue syndical, en livrant au parti politique — dit communiste — l'organisation de classe du prolétariat. Les déclarations de Raynaud sont catégoriques quand il dit que la C. G. T. U. n'est que la caricature du parti. Toutes ses attitudes infirment donc, ou tentent de le faire, que le syndicalisme ne suffit pas à lui-même, il résulte donc que celui-ci n'a pas de doctrine, ce qui justifierait l'attitude de la vieille C. G. T. qui s'appuie sur les forces gouvernementales et aussi celle de la C. G. T. U. qui s'appuie sur le P. C., expression gouvernementale également. Voilà bien en effet, le syndicalisme mis au rancart sur le rayon des accessoires.

Mais, s'il en est ainsi, si véritablement le syndicalisme est impuissant à la libération du prolétariat, pourquoi conserve-t-on les rouages d'un organisme inutile, j'aimerais que l'on déclarât que le syndicalisme a fait faillite, c'est le groupement qui vaut et partant la disparition de l'organisme syndical, sans doute verrons-nous par la suite, pourquoi ?

En conséquence, qu'il me soit permis de faire un examen rétrospectif sur les événements de ces dernières années, c'est-à-dire à la constitution de la C. G. T. U. qui fut bien, sans contredit, la plus grande faute que commit le mouvement ouvrier de ce pays. N'est-ce pas Monatte ? La lutte qui précéda ce Congrès avait été âpre et violente, aucune aménité contre l'adversaire, tous soucieux, semblait-il de libérer le mouvement syndical de son attitude de réforme et surtout de passivité, et celle non moins importante des inamovibles qui en est la conséquence.

Le Congrès de l'Union des Syndicats de la Seine l'avait si bien compris que les secrétaires furent nommés sous la condition expresse qu'ils ne pourraient briguer un autre mandat syndical, sans que l'interdiction fut au moins égale à la fonction.

Ouvrez les yeux syndiqués et syndicalistes, où sont ces promesses, qu'a-t-on fait des décisions du Congrès, Monmousseau, Bernard, Dudillieux et les autres ? Ils se sont faits les indispensables de ce syndicalisme qui a fait faillite, parce que ceux qui avaient la charge non seulement de le défendre mais de le développer, l'ont assassiné ! (A suivre).

POMMIER.

A propos d'unité syndicale

Samedi soir, à Saint-Germain-en-Laye, Salle des Arts, s'est tenue une réunion contre le fascisme, pour l'amnistie et pour l'unité syndicale, organisée par la C. G. T. U. et le P. C. Une soixantaine d'auditeurs avaient répondu à l'appel de ces organisations. Les citoyens Brout, de l'U. D. D., Darnès, de la C. G. T. U., et Garay, du P. C., développèrent leurs thèses à leurs manières. Notre camarade Henri Nohard, des Métaux autonomes, s'efforça de démontrer la nécessité du fédéralisme pour ne pas subir la tutelle des politiciens que peuplent les deux C. G. T.

En parlant de l'Amnistie, il n'oublia pas non plus les camarades emprisonnés de Russie.

Une brève réponse de notre camarade Oliva répondant à Brout pour le Congrès

de Bourges, lui fit reconnaître que ce congrès n'était que politique et non syndicaliste, et que le jeune Monmousseau était venu en défenseur de l'I. C. et non en défenseur du syndicalisme.

La réunion se poursuivit par Brout par une charge à fond et contre les doctes scissionnistes présents, et contre les anarchistes approuvés par la majorité des assistants éblouis des mots d'ordre de la C. G. T. U. et du P. C.

Quand donc les travailleurs comprendront-ils les bienfaits du syndicalisme libertaire, puisque leurs chefs eux-mêmes, et Brout en particulier, reconnut avant de finir, la faiblesse de l'idéal anarchiste.

Le Groupe libertaire et le Syndicat autonome des Métaux.

Sous le couvert de la civilisation

Camarades prolétaires, sauvez-vous de ce code de l'indigénat qui nous torture, nous fait endurer des peines et des misères depuis un siècle que notre prétendue « Mère Patrie » nous gouverne.

Au 20^e siècle où nous sommes, il faut que le peuple sache comment nous vivons dans cette colonie, qui fut dans le temps le grenier de Rome et qui est, présentement, celui de la France. Quant aux indigènes, les producteurs, ils n'ont que le droit de travailler du lever du jour jusqu'au coucher du soleil (la montre n'existe pas encore), et de se contenter soit du pain sec, soit de la galette d'orge, souvent sans huile, ou du couscous arrosé d'eau avec une poignée de fèves et du piment, ou, mieux encore, avec quelques figues que les colons trouvent trop sales pour engraisser leurs porcs.

Certes, la France a aboli l'esclavage des Indigènes, pour ses colons, elle a toléré et admet encore les Khames. Elle a fait disparaître les razzias par la police, mais en ayant soin de confisquer les terres en litige. Comme l'histoire du juge et des deux plaignants, notre patrie adoptive, dès qu'elle s'est installée en Algérie, a commencé par refouler les Arabes dans le désert et les Kabyles dans les plus pauvres montagnes.

Quant aux plaines riches et fertiles, elle les a offertes gratuitement aux massacrés, aux bouchers humains de 1830-1870, aux colonels les plus criminels, ainsi qu'aux Beni-Oui-Oui, aux buveurs et vendeurs de sang humain. Nous disons vendeurs pour une bonne raison, qu'au lendemain de la guerre 1914-18, ils nous ont vendu moyennant des palmes et des médailles de toutes sortes.

Camarades, ce que nous demandons, c'est le droit de vivre, de pouvoir nous procurer le pain quotidien, une chemise, un simple complet et une paire de godasses ; sachez bien que la plupart des parias d'outre-mer n'ont aucune chaussure, ils ignorent ce qu'est une chemise et portent, par toutes les températures, un simple gandoura. Ils couchent sous leurs tentes ou chaumières avec une couverture en laine grossière leur servant de lit et de drap.

Ils traversent les cours d'eau à pied, faute de ponts, nous ne sommes cependant dispensés ni des impôts ni du service militaire.

Allons Messieurs Moutet, Cachin, Doriot et consort, vous qui êtes au courant de toutes nos misères, vous qui prétendez être les amis, les défenseurs des opprimés, qu'attendez-vous pour nous secourir ? Pourquoi avez-vous admis la loi contre l'immigration, pire que le code de l'indigénat ? Nous nous permettons de vous dire, Messieurs du Parlement, que vous êtes trop polis pour être honnêtes.

A vous prolétaires, à toi, peuple aimant et pratiquant pour tout et dans tout l'égalité, la fraternité, adorant la liberté, à vous tous les anarchistes, dont la conscience pure est votre seul guide ici-bas, sauvez-nous, dégagez-nous de ces tortures, abolissez à jamais ce servage, ces tribunaux d'exception, cette loi qui nous empêche de venir vers vous pour nous instruire, nous éclairer, nous perfectionner, en un mot nous éduquer.

Un groupe sympathisant algérien à Ivry.

UNION ANARCHISTE

Fédération de la Région Parisienne

GRANDE CONFERENCE

Publique et contradictoire

le samedi 27 décembre, à 21 heures

Salle Cuvillier, 21, avenue de la République à GARGAN (près la gare)

sur

LES CRIMES DE L'AUTORITE

CE QUE VEULENT LES ANARCHISTES

par Louis LOREAL

Grèves et Revendications

Les revendications du personnel unitaire du Nord

Les membres du personnel universitaire du Nord, réunis sous la présidence de M. Malaquin, vice-président du Conseil de l'Université, après avoir entendu divers orateurs, notamment MM. Daniel Vincent, ancien ministre, Delesalle et Escoffier, députés, ont voté un ordre du jour rappelant que les traitements pris comme base doivent être augmentés de 50 pour cent.

Ils réclament également qu'une échelle mobile devra faire évoluer les traitements avec le coût de la vie, en tenant compte des différences régionales et des charges de famille.

Les cheminots présentent de nouveau leurs revendications à M. Peytral

Le ministre des Travaux publics a reçu hier soir une délégation du bureau de la Fédération confédérée nationale des travailleurs de chemins de fer, composée de MM. Le Guen et Jarrigue pour les réseaux d'intérêt général, et Toulouse, pour les réseaux secondaires.

Les délégués ont renouvelé auprès du ministre leurs précédentes protestations contre l'insuffisance du salaire de base adopté par le conseil de réseau. Ils ont demandé qu'une nouvelle et pressante tentative soit faite avant la mise en application fixée au premier janvier et ils ont déclaré qu'ils poursuivraient la réalisation de leur demande primitive du salaire de base à 6.000 francs.

Ils ont, en outre, insisté pour qu'un rappel soit accordé pour 1924 dans les conditions où il a été promis par la Commission des Finances de la Chambre aux fonctionnaires.

Le ministre a répondu qu'il interviendrait de nouveau auprès des réseaux et auprès de son collègue des Finances.

Dans les tramways de Lille

Les employés des tramways de Lille-Roubaix-Tourcoing décident de protester contre un projet de la Compagnie tendant à la spécialisation de certains agents sur plusieurs lignes, alors que la somme de travail à fournir sur chacune d'elles est inégale.

Grève à Saint-Marcelin

Les ouvriers en chaussures des Etablissements Dumoulin et Perriolat sont en grève depuis lundi, réclamant une augmentation de salaires.

Le comité de grève a essayé d'entrer en pourparlers avec les patrons, ces derniers ont refusé momentanément toute entrevue.

Les dockers de Dunkerque obtiennent satisfaction

Les deux cents dockers, occupés au déchargement de 6.000 tonnes de grains à bord du vapeur anglais *City of Nagpore*, après 24 heures de grève, ont obtenu une augmentation d'un centime par balle.

FEDERATION

DES TRAVAILLEURS DU BOIS

Les huit heures dans les industries de Tabletterie et de Vannerie

Vendredi 19 courant, eut lieu au ministère du Travail une entrevue entre les délégations ouvrière et patronale, ayant pour but la mise au point du projet de décret réglementant la journée de huit heures dans les industries de la tabletterie et de vannerie.

La représentation patronale fut très forte. Ne s'agissait-il pas de combattre la loi de huit heures ?

La Fédération confédérée du Bois était représentée par les camarades Chiron, secrétaire ; Delatour et Jaquet de Saint-Clément ; Sébille, de Roubaix ; Gouyette, de Saint-Malo.

La Fédération Unitaire était également représentée.

La séance fut ouverte à dix heures par M. Picquenard, assisté d'inspecteurs régionaux. Pendant trois heures d'horloge, la discussion fut très animée.

Les délégations ouvrières demandèrent que l'on apportât de la précision dans différents articles, et elles se montrèrent intransigeantes sur les récupérations des jours fériés et les dérogations qui font de la loi de huit heures la caricature exacte de celle des dix heures.

Espérons que le ministre du travail tiendra compte des observations et des protestations formulées au nom des travailleurs de ces industries, et que le Conseil d'Etat sortira un décret meilleur que ceux déjà parus, car les erreurs commises dans les décrets antérieurs, dénoncés ces jours derniers à nouveau à la tribune de la Chambre, ne doivent plus se renouveler.

Que l'on nous donne un décret clair et précis, reflétant d'une façon exacte la pensée ouvrière : huit heures par jour ou quarante-huit heures par semaine, et pas une heure de plus !

VIENT DE PARAITRE :

dans la « Collection des Ecrits subversifs :

Han Ryner

L'HOMME ET L'ŒUVRE

par

Georges Vidal

Prix : 2 fr. 50 ; franco recommandé : 3 fr. 25.

Soigneusement présenté et augmenté d'un portrait et d'un autographe de Han Ryner, ce petit livre résume d'une façon simple et claire l'œuvre du grand philosophe. Il fait notamment ressortir le côté social de cette œuvre et son immense portée. En même temps qu'une étude sérieuse c'est un petit livre de propagande qu'il faut répandre. Il servira d'une part à mieux faire connaître l'Anarchie, d'autre part à mieux faire connaître un philosophe boycotté par la bourgeoisie.

Adresser les commandes à la LIBRAIRIE SOCIALE, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

Cheque postal Devry 619-52.

AVIS

Le « Libéraire » éditant un numéro spécial de propagande pour le jeudi 25 courant, tous les copains disponibles qui pourraient nous aider à la vente dans la rue, sont priés de se trouver jeudi matin, à 9 heures, à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc.

Communiqués syndicaux

La Bourse du Travail et son annexe, 20, rue du Boulou, seront fermées le jeudi 25 décembre 1924 et le jeudi 1^{er} janvier 1925.

Syndicat Autonome des Ouvriers en Chaussure et parties s'y rattachant. — Réunion du Conseil, ce soir, 24 décembre, à 20 h. 30, rue Ménilmontant, 4.

Ebénistes. — Le Conseil syndical est reporté au mardi 30 décembre, à 18 h. 30, au siège.

Fête annuelle des Ebénistes au profit de la Caisse de Solidarité. — Grand concert familial suivi d'un bal jazz-band, qui se tiendra dans la grande salle de la « Bellevilloise », le 27 décembre, rue Boyer, 23. Prix des places : pour le concert et le bal, 5 francs ; pour le concert seulement, 3 francs. Enfants, 2 francs.

On trouve des cartes d'entrée au siège. On en délivrera également à l'entrée.

Scieurs, Découpeurs, Mouluriers. — Le secrétaire général de l'organisation étant à bout de mandat, il doit être pourvu à son remplacement à l'Assemblée générale du 17 janvier 1925. Les camarades désireux de poser leur candidature, sont priés de faire parvenir leurs noms et adresses à la permanence, avant le 31 décembre.

Comité Intersyndical de la Seine. — Maison des Syndiqués du 15^e, rue Cambronne, 18, ce soir 24 décembre, grande fête familiale, grand concert suivi de bal de nuit. Rideau à 20 h. 30 très précises : ouverture des bureaux à 20 heures.

On trouve des cartes au prix de 4 francs : 18 rue Cambronne ; 85, rue Mademoiselle (Maison de la Coopérative) ; 11, rue de l'Abbaye-Groult, aux « Locataires ».

Syndicat du Bâtiment Autonome de Reims. — Les travailleurs du Bâtiment, réunis en Assemblée générale le samedi 13 décembre, décident, après avoir entendu le délégué régional de la Fédération du Bâtiment, de donner leur adhésion à la vieille Fédération du Bâtiment.

Se séparent aux cris de : « Vive le syndicalisme révolutionnaire et à bas la politique ! »

DANS LE S. U. B.

NOTE IMPORTANTE. — Tous les militants du S. U. B. voulant défendre leur organisation devant les attaques de leurs adversaires se feront un devoir d'être présents à la réunion qui aura lieu ce soir, 24 décembre, à 18 heures, Bureau 13 (4^e étage).

Nous ne doutons pas que tous les camarades, quelle que soit la section à laquelle ils appartiennent, soient nombreux à cette réunion.

SECTION TECHNIQUE DES MENUISIERS. — Le Bureau de la Section arrivant en fin de mandat, nous invitons les camarades pouvant remplir les fonctions de conseillers de se faire inscrire Bureau 10 (4^e étage), Bourse du Travail.

Cours professionnels

CHARPENTE EN BOIS : à 20 h. 30, salle des travaux (1^{er} étage), Maison des Syndicats, 8, avenue Mathurin-Moreau.

OFFRE D'EMPLOI. — Les camarades sans travail des corporations suivantes : briquetiers, fumistes industriels, serruriers, sont priés de passer au S. U. B. Tarif syndical.

VIENT DE PARAITRE :

Le Neuvième Cahier

de

"Nos chansons"

Quinze Chants ou Récits Révolutionnaires

dans ce recueil

Six Musiques

Au Sommaire : Droits et Devoirs (Ch. d'Avray) ; Nous chanterons Noël (F. Mouret) ; Nos Retraites ouvrières (Clovis) ; Le Mouchard (L. Loréal) ; Drapeaux (Gaston Couët) ; Les Fauves (Nemo) ; Force (G. Vidal) ; A la Chanson (X. Privas) ; etc.

France : 11 francs les neuf numéros : 10 fr. Adresser les commandes au camarade Coladant, 51, rue du Château-d'Eau, café Ardenais, Paris (10^e).

Communications diverses

Pour la Bataille Syndicaliste. — Le numéro 20, le deuxième décembre, est paru.

Les camarades de la région parisienne qui désirent se procurer la « Bataille Syndicaliste » peuvent s'adresser à la camarade Amélie Plantel, dactylo du S. U. B., Bureau 10 (4^e étage), Bourse du Travail. Cette camarade reçoit en outre les abonnements, souscriptions, ainsi que les parts d'« Amis de la B. S. ».

Les camarades qui veulent vendre la « Bataille Syndicaliste » dans leurs réunions corporatives n'ont qu'à réclamer les exemplaires qui leur seraient nécessaires.

Locataires du 20^e arrondissement. — Renseignements juridiques, de 20 heures à 22 heures, « Au Perroquet Vert », 36, avenue Gambetta.

Locataires du 14^e arrondissement. — Cours juridiques, au siège, à 20 h. 30.

Le Faubourg. — Samedi, 9, rue de la Fidélité, à 14 h., MM. Noël Garnier et Louis Roubaud : « La Vérité sur les Bagnes d'Enfants ; le Scandale des Colonies correctionnelles ». Témoins cités : MM. Pierre Plessis, Loréal, etc. Procès du livre « Alphonse XIII démasqué » ; accusé, M. Blasco Ibañez. Débat avec M. Soriano. « Ou va l'Espagne ».

Secrétariat le matin, 38, rue de Moscou (Central 34-22).

Maison du Peuple d'Argenteuil. — Samedi, 24 décembre, à 20 heures, salle municipale, boulevard Héloïse, Argenteuil. Fête du Noël Rouge.

Au programme : « M. Vautour » ; chansons et monologues variés par l'Eglantine Argenteuilaise ; grande tombola ; bal de nuit.

Prix d'entrée : 2 francs ; gratuite pour les enfants.

La Muse Rouge. — « La Muse Rouge », groupe des poètes et chansonniers révolutionnaires. Permanence, tous les mercredis, au siège, à 20 h. 30.

Groupe Anarchiste Autonome du 14^e, rue du Château, 111. — Le groupe se réunira ce soir, à 20 h. 30 très précises. Au cours de la réunion il sera discuté de l'attitude future du groupe, de notre action à tenir et des divers moyens que nous aurons à notre disposition pour cela.

Vu l'importance de la réunion, nous escomptons que les copains comprendront la nécessité de leur présence.

N'oubliez pas la thune mensuelle

Paris et banlieue

Jeunesse Anarchiste. — Ce soir 24 décembre, à 20 h. 30, grande fête de propagande suivie d'un bal de nuit.

Une tombola littéraire dont le bénéfice intégral sera versé au « Libéraire », dotée de plus de soixante lots d'une valeur globale de 250 fr., sera tirée à l'issue du concert.

Groupe du 11^e. — La salle n'étant pas libre, la réunion d'aujourd'hui mercredi est reportée au vendredi 26 décembre, à 20 h. 30, Causerie par Bernard, sur : « Les anarchistes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui ».

Groupe du 20^e. — Réunion du groupe vendredi 26 courant, à 20 h. 30, rue Ménilmontant, 4, Causerie par Derouet, sur : « L'idée de Dieu ».

Groupe de Saint-Denis. — Les camarades sont avisés que notre réunion de vendredi est reportée au samedi 27 décembre, et nous les invitons à y venir nombreux.

Devant le fascisme et toutes les menées réactionnaires de plus en plus menaçantes, il est urgent de nous situer sur l'organisation des anarchistes.

Une causerie sera faite sur ce sujet par notre camarade Sarin.

Soyons nombreux, les gars de Saint-Denis et des localités voisines !

Groupe de Livry-Gargan. — Les camarades sont priés de se réunir demain matin, à 10 h., chez Cuvillier ; il sera remis des affiches à ceux qui voudront en coller et nous prendrons nos dispositions pour le meeting de samedi. S'il y a quelques copains qui veulent vendre le « Libéraire » au marché de Gargan, qu'ils viennent.

Province

Groupe de Croix. — Réunion demain 25 décembre, à 18 heures, précisées.

Causerie par le camarade René : « L'Objection de conscience et la Guerre ».

Après l'exposé, grand débat.

Pour cette causerie de Croix, nous invitons les amis des environs.

Communications : arrêt Croix-Blanche pour le car F et Laiterie pour le Mougy. Demander la rue d'Arcole, numéro 1.

Groupe Libertaire de Bordeaux (Bar des Sports, 35, rue des Augustins). — Le groupe fait un pressant appel à tous les camarades anarchistes et sympathisants pour assister nombreux à notre réunion du vendredi 26 décembre. Des causeries très intéressantes, faites par des camarades, y ont lieu chaque semaine. Nous convoquons tous ceux qui veulent s'éduquer à venir discuter avec nous.

Groupe de Lille. — Samedi soir 27 décembre, à 19 h. 30, causerie, causerie par un camarade sur : « La propriété est un vol ». Invitation est faite à tous les anarchistes et sympathisants. Que tous soient présents à l'heure indiquée.

Le dimanche 28 décembre, à 15 heures, grande causerie contradictoire par un camarade de la Fédération, sur : « Ce que veulent les anarchistes », salle de la Petite Botte de Paille, avenue de Dunkerque, à Canteleu. Le groupe ayant du déficit, demande à tous les anarchistes de le soutenir pécuniairement.

Groupe de Grenoble. — Vendredi 26 décembre, à 20 h. 30, café Berthet, réunion du groupe. Causerie par un copain, sur : « Ce que nous entendons par organisation ». Prière aux copains individualistes et communistes d'être présents.

Groupe d'Education Sociale de Loches. — Dimanche 28 décembre, réunion à 20 h. 30. Objet de la réunion : Constitution définitive du groupe et détails sur son fonctionnement ; formation de la Bibliothèque ; questions diverses.

Cordiale invitation aux sympathisants et particulièrement à ceux qui se sont révélés à la conférence Colomer, du 7 décembre.

Se mettre en relations avec Fernand Fortin, 13, rue de la République.

VIENT DE PARAITRE :

SENNACIECA REVU

Revue mensuelle, littéraire, scientifique et pédagogique, rédigée entièrement en espéranto.

Dans ses vingt-quatre pages de texte, nous remarquons :

La Autica de la Mizerueli de Georges Eekhoud ; Knabino, de Knut Mikalvenko ; Homo, de Maxime Gorki ; Knut Hamsun, par N. Krassovski ; Oro el hidragro, de Georges Reimann ; La blinda lernejo de patriotismo, de Upton Sinclair, etc., etc.

Sennacieca Revuo est en vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

PETITE CORRESPONDANCE

Les copains qui connaissent du travail sont priés de nous le faire savoir aussitôt, de nombreux copains étant à la recherche de travail. Ecrire à Robert Dulud, 9, rue Louis-Blanc.

Groupe du 13^e. — Le camarade Viola ne pourrait-il pas faire sa causerie pour vendredi prochain ?

Groupe du 20^e. — Une collecte faite à la fête du groupe du 20^e a rapporté 68 fr. 50.

Le Meillour. — Encore aucune réponse après trois lettres envoyées pour la location de la salle pour la réunion Chazoff, à Saint-Germain-en-Laye. — Oliva.

Guigni. — Aucune réponse de ma lettre depuis huit jours. Réponse urgente. — Nohard.

Le camarade Adjon l'Arbi, du groupe du 17^e, est prié d'apporter la collecte faite au groupe indigène d'Ivry, au n^o 9, rue Louis-Blanc.